
L'AUTOMNE DU TYRAN ET LE PRINTEMPS DU PEUPLE

Vers la moitié des années soixante, les écrivains du *Boom* présents en Europe, qui ont connu ou connaissent le poids des régimes autoritaires, décident de consacrer l'un de leurs romans à la lutte contre la dictature. Quelque temps plus tôt, après l'échec de la tentative de prise d'assaut de la caserne de Moncada (1953), Fidel Castro, avec Ernesto Guevara rencontré dans son exil guatémaltèque où les jeunes révolutionnaires connaissent le débarquement de *marines* contre le gouvernement d'Arbenz et doivent chercher refuge aux États-Unis, revient à Cuba et après trois années de guérilla, parvient à chasser le dictateur Fulgencio Batista et à prendre le pouvoir. Les premières mesures de son gouvernement seront l'abrogation de l'amendement Platt, qui avait été ajouté à la Constitution en 1901, la déclaration de l'égalité de tous les Cubains quelle que soit leur origine, ce qui supprimait l'*apartheid* alors en vigueur, et la réforme agraire. Dès la fondation de la maison d'édition nationale, de la revue et du prix Casa de las Américas, les écrivains du *Boom* participent aux activités culturelles cubaines et soutiennent le régime castriste. L'affaire Padilla va changer la perception de cette Révolution. Auteur d'un recueil de poèmes (mais omettant d'avouer qu'il était aussi l'un des sbires de Batista), Padilla est retenu prisonnier : Cuba emprisonne ses intellectuels, telle est la présentation officielle du problème. Pour beaucoup d'écrivains étrangers, c'est la rupture avec le régime ; mais García Márquez reste fidèle à la Révolution et à Castro.

En 1967, Miguel Angel Asturias reçoit le prix Nobel de littérature, et c'est son roman *El Señor Presidente* qui est cité comme étant à l'origine de ce Prix. Les jeunes romanciers admirent, certes, ce père fondateur d'une nouvelle écriture romanesque, mais s'ils souhaitent reprendre le thème du dictateur et de la dictature, ils veulent, à leur tour, renouveler l'art d'écrire. Asturias recourait au réalisme magique ; García Márquez lui préfère le réel merveilleux, qui n'entraîne pas une transmutation de l'ordre du monde.

Le personnage marquézien est, en réalité, plus complexe que ses modèles, tant historiques que littéraires. L'étude de l'intertextualité révèle que le Patriarce vient à sa manière illustrer un très célèbre poème du grand poète nicaraguayen Rubén Darío. Poétiser l'horreur, la rendre esthétique, n'est-ce pas la rendre aussi plus visible, afin d'ouvrir les yeux de ceux qui ne voient certaines réalités que de très loin ? L'écrivain prend-il pour cible quelques dictateurs, ou bien la dictature et l'autoritarisme en tant que système ?

La question du pouvoir est au centre des préoccupations de l'auteur dans *El otoño del Patriarca*. Il apparaît ici sous la forme de la tyrannie. Ses conséquences les plus effrayantes sont détaillées dans ce roman dont le réalisme atteint parfois les limites du soutenable. Les causes et les responsables sont identifiés, et cette identification correspond aux prises de position de l'écrivain, qui ne peut taire les supplices que certains tyrans infligent à leur peuple.

La question du temps retient également l'attention du lecteur. À la fois précis et impossible à déterminer, répété, voire répétitif, il s'écoule par des voies nouvelles, surprenantes pour le lecteur, mais significatives du projet de l'écrivain.

L'oralité, outre la polyphonie et la multiplicité de points de vue qu'elle entraîne, la possibilité d'aborder une réalité sous les angles les plus divers, est fortement liée au vécu des personnages. Elle permet alors une expression qui occupe tous les registres de la langue et de l'écriture, de la vulgarité à la poésie, de l'ironie à la menace à peine voilée, de l'humour au réalisme le plus choquant pour le lecteur. Elle montre clairement à qui appartient le pouvoir. Et cet automne, saison qui n'existe pas sous les tropiques où les anciennes feuilles tombent à la saison du renouveau, quand les nouvelles feuilles ont poussé, et qui acquiert, par conséquent, une valeur symbolique plus importante encore avec son parfum d'exotisme, avec un relent de modernisme accentué par la présence réitérée dans le texte du poète fondateur de ce mouvement littéraire de fin de siècle, annonce la disparition prochaine des Patriarches, bourreaux de leur peuple.

L'écrivain joue sans discontinuer sur les divers aspects de la sensibilité de son lecteur : de l'émerveillement au pathos, de la crainte à la joie, de l'horreur à la poésie ; l'écriture marquézienne est donc avant tout à fleur de peau, elle dérange et émerveille, amuse et horrifie, en un mot elle touche l'être humain tant en surface, lue sans y prêter trop d'attention, qu'en profondeur, si le lecteur s'arrête aux rapports du texte avec la réalité, s'il accepte que tout texte littéraire a un ou plusieurs référents et propose ainsi une constante relecture du monde.